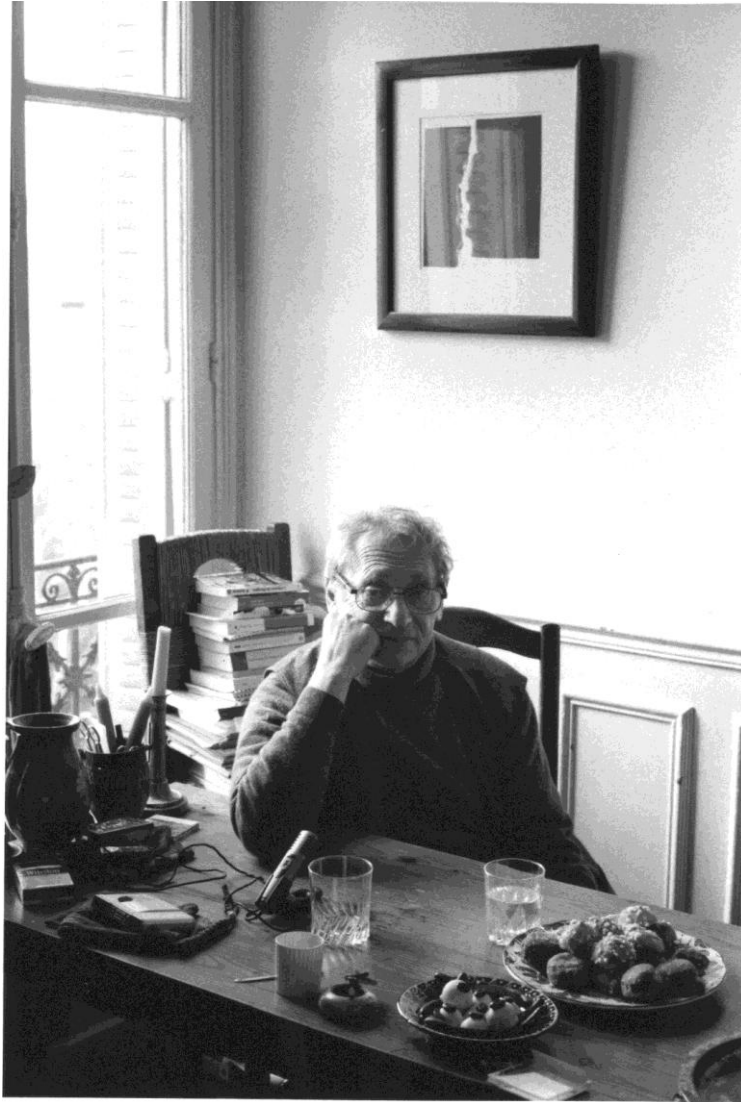


Bruno Grégoire

Dans l'appartenance pensive

(Un récit)



(Chez moi en 2003, rue Beccaria à Paris. Bernard était venu enregistrer ses poèmes pour le spectacle d'Anne Segal, « Un même silence ». Au mur, la gravure réalisée par Jacques Clerc pour le numéro d'Incendits qui lui avait été consacré quelques années plus tôt.)

*Cher Bruno,
ne t'en fais pas si tu n'y arrives pas.*

(carte postale du 30/10/95, au dos d'une figurine anthropomorphe mexicaine d'offrande funéraire.)

...À moins, peut-être, de raconter comment ça remonte au froid, au brouillard souvent. Aux saisons qui s'enchaînent presque pour la première fois loin de la mer. À ce village de garnison perdu en rase campagne à quelques kilomètres de Laon, dans l'est de la France. L'arrachement à l'enfance africaine, les amours tourmentées... Il ne faut pas que se perde ça, douloureuse exquise solitude. Soudain la poésie est là, envahit tout. Je dévore, découvre, je tente, je compte les syllabes, les vers, les strophes, les poèmes. Un jour sans doute je jetterai tout ça et pourtant j'en suis sûr, au point de l'annoncer bravement à ma famille : j'ai enfin trouvé ce que je veux « faire plus tard », c'est-à-dire poète – ni plus ni moins.

Seule ma mère alors paraît ne pas me prendre qu'à la légère, en me donnant deux de ses rares livres heureusement sauvés d'un âge enfoui : les « *Lettres à un jeune poète* » de Rilke, et les « *Poésies complètes* » de Cendrars. Mais aussi elle me confie avoir connu, au temps de ces lectures, un jeune homme du nom de *Bernard Vargaftig*, dont elle se souvient qu'Aragon avait salué les premiers poèmes et dont elle a perdu la trace. Voilà comment Bernard fut d'abord pour moi un nom, sans rien connaître encore du gouffre que ça formulait.

Le temps passe, dix ans plus ou moins, il y a longtemps que j'ai cessé de compter ou presque – à savoir par accident ou a posteriori : et voilà qu'un visage réveille ce nom qui s'était presque évanoui en moi. C'est dans la *Quinzaine Littéraire*, un article de Gérard Noiret, sur *Lumière qui siffle* je crois. Et au même moment un jeune type, dans un appartement de passage, sachant que j'écrivais des poèmes, vole pour moi dans la bibliothèque de son père un numéro d'*Action poétique*... J'y découvre le nom de Bernard dans l'ours, lui adresse un peu timidement quelques pages, revenant du Sahara et n'imaginant même pas qu'il puisse se souvenir de ma mère :

Je ne suis pas surpris que le fils d'Axelle Picard soit poète. Donnez-moi des nouvelles de votre mère (...) Vous voyez, je vis à Nancy. C'est partout le « désert ».

(Lettre du 21 mars 88, et déjà depuis toujours la magie des nombres)

C'est partout le désert, oui. Et comme *Chez moi partout*, un peu plus tard je suis à Prague :

*(...) je vous en supplie, si vous entrez dans le vieux cimetière où repose le père du Golem, fermez, oh, ne serait-ce qu'un instant de seconde, fermez les yeux pour moi, comme si c'était moi qui étais à votre place (...) »
J'avance dans mon livre Distance nue, certes très lentement mais j'avance – oui, comme on court, enfant, vers soi-même, en criant ou en faisant n'importe comment du bruit, parce qu'on a peur, et bras ouverts comme si on allait pouvoir la serrer contre soi, cette « distance » (...)*

Puis il y a cette première rencontre on ne peut plus improbable : ça ressemble à quelque chose qui aurait pu être *Il était une fois dans l'est* ou un film de Jim Jarmush... : Je descends du car venu de Toul à Vandœuvre, je descends, je le vois immobile, au centre de la fourche où l'espace des deux routes se sépare, c'est en hiver... Il est seul à m'attendre, là. Première de nos poignées de main : « *de toute façon je vous aurais reconnu !* » Et puis nous marchons ensemble vers l'appartement où Bruna nous attend, au bord de la forêt de Haye : c'est à ce moment-là que j'entends sa voix pour la première fois, cette voix si particulière, traînante et habitée comme nulle autre.

Je vais, je viens, je voyage. Lui seul devient un point fixe, au fond, celui que l'insaisissable a saisi :

*Écrit-on, de circonstances en circonstances, autre chose que ce qu'on est ?
Oui, vivre est très difficile : le sens, comme dans un poème, échappe
toujours. Nous n'avons que notre droiture, notre intégrité, et l'amour.*

Il dit aussi qu' *il est vrai que je cherche l'indicible, non pour le dire mais presque pour le préserver. J'aime que, le désignant, tout soit dit en une fraction d'instant. J'avoue désespoir et éparpillement face à l'un. J'aime que le sens soit toujours en train de bouger, que la poésie, si ça existe, soit comme un générateur de sens.*

Et encore : *je crois que le langage fait partie du réel, et j'ai le besoin absolu de le saisir et de me laisser saisir par lui, de ce qui se passe alors, pour ne pas tomber, pour être, pour tenir debout. Quelle somme de contradictions !*

Nos vies vont devenir alors un superbe fouillis de hasards, de coïncidences : Bernard aide à ma première véritable publication, *Niger*, tandis que des années plus tard je deviendrai en quelque sorte le « passeur » auprès de son dernier véritable éditeur. Il y a aussi l'enquête de *Poésies aujourd'hui*, où nous nous retrouvons avec Jean-Marie Gleize, et où il écrit, présentant une anthologie de jeunes poètes : *Si la « poésie » existe, rien n'est plus périssable. Écrire, c'est étrangler chaque fois ce qui a été présenté comme « poétique », ce qui a figé et s'est figé. Écrire c'est avoir lu, écouté, et c'est inventer.* Il y aura aussi les *120 poètes français d'aujourd'hui* où c'est toujours cette sorte de « hasard objectif » qui nous réunit, quand bien même Bernard ne goûtait guère Breton...

En 1993 je publie *Toul*, gravé en relief par Jacques Clerc, chez Mydriase, une petite collection de livres d'artistes que j'avais inventée avec Éric Pineau. Chassé-croisé de nos enfances à trente ans de distance : *Toul est courbe comme le monde !*, oui. Et deviendra la figure de proue, minuscule perdue dans la page, de son premier volume de proses, *Un même silence*.

Et comme *la poésie, oui, si elle existe, n'est peut-être que mémoire*, dix ans plus tard c'est aussi lors de la dernière d' « *Un même silence* », créé par Anne Segal à la Maison de la Poésie, passage Molière, que ma vie bascule à nouveau. Anne et moi depuis cette nuit-là. Et Bernard aura été comme une lampe discrète mais bienveillante sur nous deux. Nous deux ensemble. Là. *L'essentiel ce n'est pas dans les livres que je le cherche, mais en chacun.*

Enfin il y aura l'été 2009 à Paris, de part et d'autre de la Place d'Italie. Lui, l'hôpital Sainte-Anne et Anne d'un côté ; moi et ma mère de l'autre, qui n'en finit pas de mourir à la Salpêtrière (*La Saleté d'prière*, comme souvent ma langue fourchait).

Voilà donc l'été 2009, et plus jamais rien, ni de l'un ni de l'autre, sauf un avant-dernier mail de Bernard (*donnez-nous des nouvelles d'Axelle !*), et un tout dernier parce qu'il venait de recevoir *Le lendemain le monde*, comme en écho involontaire aux derniers poèmes publiés de son vivant et imprimés à...Laon, sous ce titre : *Dans l'appartenance pensive*.

Mais avant tout et pour finir, voilà : *Ne pas écrire c'est insupportable, et écrire c'est être déchiqueté. (...) Il m'est si difficile d'écrire. Il est si difficile d'être*, ou encore et encore : *(...) moi je ne sais pas si la poésie existe vraiment, je ne sais pas ce que c'est*.

Bruno Grégoire (né en 1960 à Nancy) a notamment publié chez Obsidiane *Dans la bouche morte*, *L'usure l'étoile*, *Loin de Cluj (traits d'union)*. Et aux éditions Rehauts *Le lendemain le monde (traits d'union, 2)*. Il a conçu, dans l'amitié de Dominique Labarrière, un numéro de la revue *Incendits* consacré à Bernard Vargaftig en 1992.